

et une veuve profondément désolée. Seule, l'exercice de la charité, pouvait amortir sa douleur. Elle s'unit avec empressement aux dames qui se groupèrent, en décembre 1827, autour de Madame Cotté. Sans doute y vint-elle en compagnie de sa parente, Madame Nowlan (née Perrault). Ce nom figure constamment auprès du sien dans les archives.

Ce fut dans la visite aux pauvres si parfaitement organisée dans la Société des dames de charité, que Madame Gamelin entendit les premiers appels de Dieu, et pressentit sa haute vocation. Lorsqu'il n'y a qu'un instant, nous remarquons la sollicitude des dames, pour les femmes âgées et infirmes, notre pensée se reportait vers Madame Gamelin. Aucune des dames associées ne dut parler avec une éloquence plus tendre, plus apitoyée, de la misère réservée aux vieillards sans soutien.

Aussi peu à peu, voyons-nous Madame Gamelin limiter à cette seule œuvre de miséricorde corporelle le champ d'action de sa charité, et recueillir elle-même, dans une maison quelques vieillards. Elle ne cesse cependant ni d'appartenir, ni de recevoir d'utiles secours de la Société des dames de charité.

A la faveur de ce récit nous avons fait revivre les hautes traditions de charité des femmes de Montréal, au siècle dernier. Elles furent, ces femmes, dans le domaine des œuvres pies, des fondatrices et des organisatrices admirables. L'ombre ne convient plus à leurs vertus. Nous, leurs descendantes, avons besoin de les remettre en lumière. Outre une magnifique puissance d'entraînement, nous trouverons à cette tâche évocatrice, je ne sais quel im-